

Nouveautés

Number 73, March 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45285ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1989). Review of [Nouveautés]. *Québec français*, (73), 8–20.

NOUVEAUTÉS

CATALOGUE

Images inuit du Nouveau-Québec

Photos d'Eugen Kedl

Québec, Montréal, Musée de la Civilisation,

Fides, 1988, Toundra/Taïga.

Peuples du nord sibérien

En collaboration

Québec, Musée de la Civilisation/Méridien,

1988, 91 p.

Voici publiés les catalogues d'expositions présentées au nouveau Musée de la Civilisation à Québec. *Images inuit du Nouveau-Québec* est un ouvrage grand format de luxe illustrant plusieurs facettes de l'art inuit du Québec nordique, principalement la sculpture et le dessin. Les textes, écrits par Céline Saucier et accompagnant chaque illustration décrivent les techniques et les matériaux utilisés ainsi que le sujet. Les photographies des œuvres ont été faites par le célèbre photographe Eugen Kedl et sont tout à fait remarquables. L'exposition, comme le livre qui l'accompagne, donne accès à un univers particulièrement riche où l'artiste puise largement à même des scènes de la vie quotidienne ou de l'environnement pour alimenter son savoir-faire artistique. La présentation du livre est tout à fait impeccable : le texte est aéré, les photos d'œuvres ont un bon format, le caractère typographique et les papiers — papier glacé pour le texte, papier bouffant pour les illustrations — sont très bien choisis. Bref, un ouvrage de grande qualité tant au niveau du contenu que de sa présentation matérielle.

Tout autre est le catalogue de l'exposition *Toundra/taïga*. Dans ce mince ouvrage, on présente les objets quotidiens (vêtements, moyens de transports, jouets, accessoires) que l'on peut voir au Musée de la Civilisation. La visite est fort captivante parce que l'on peut prendre un contact direct avec la culture matérielle autochtone. Le catalogue *Toundra/Taïga* reproduit la majeure partie des pièces exposées et des descriptifs qui les accompagnent, et donne un aperçu général de la nordicité sibérienne. Plus modeste qu'*Images inuit du Nouveau-Québec*, l'édition de *Toundra/Taïga* n'en demeure pas moins un livre fort intéressant et une mine de renseignements très pertinents.

Roger CHAMBERLAND

DICTIONNAIRE

Dictionnaire de l'Amérique française

sous la direction de Pierre SAVARD

Les Presses de l'Université d'Ottawa,

Ottawa, 1988, 386 p. III.

Le *Dictionnaire de l'Amérique française*, publié sous la direction de Pierre Savard, compte quelque 1 850 articles, en général courts (environ 150 mots), répartis selon cinq catégories : des noms de personnes, de lieux, des institutions, des événements et quelques textes de synthèse qui fournissent des survols commodes ainsi que des

contextes à certaines entrées du *DAF*. En règle générale, les articles sont bien rédigés et suscitent l'intérêt. Les lecteurs découvriront avec beaucoup de plaisir une pléiade de personnes et de lieux avec lesquels ils sont peu ou prou familiers.

Les faiblesses du *DAF* se situent du côté des critères d'inclusion et d'exclusion qui semblent mal définis. Pourquoi, par exemple, retenir Antoine Gérin-Lajoie et non Joseph Marmette, qui a émigré à Ottawa, en 1882 et qui a participé à la fondation de la Société royale du Canada, société qui n'a pas été retenue par ailleurs ? Le choix de l'abbé Lionel Groulx s'explique pour son apport à la langue et à la culture françaises en terre d'Amérique. L'absence de François-Albert Angers, Victor Barbeau, Luc Lacourcière, Jean-Claude Dupont ne s'explique pas. Pourquoi une entrée à René Dionne et à Adrien Thério, nés au Québec, et rejeter Paulette Collet, Monique Genuist, Jacques Cotnam, Sylvain Simard, Jean-Pierre Pichette, Françoise Iqbal, voire Pierre Savard, qui font tous carrière dans les universités canadiennes ? Pourquoi Léandre et Henri Bergeron et pas Jean-Paul Nolet ? Comment a-t-on pu oublier Gabrielle Poulin ? Voilà autant de questions sans réponse, du moins jusqu'à la deuxième édition de ce *Dictionnaire de l'Amérique française hors Québec*. La précision est importante.

Aurélien BOIVIN

Lettres françaises de Belgique. dictionnaire des œuvres. I. le roman

Sous la direction de Vic NACHTHERGALE

et Raymond TROUSSON

Éditions Duculot, Paris-Gembloux, 1988, 539 p.

Sous la coordination générale de Robert Frickx et Raymond Trousson, professeurs chevronnés des littératures française, belge et comparée, est paru un *Dictionnaire des œuvres* « des lettres françaises de Belgique ». Dès l'introduction du premier volume, consacré à « la littérature de fiction narrative », sont définies les intentions des responsables de l'entreprise : inventorier le patrimoine littéraire de langue française de Belgique depuis 1830 jusqu'à 1980. Sans prétendre à l'exhaustivité et tout en s'inspirant de précédents connus, comme le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, les collaborateurs (au nombre de 61 pour le premier volume) présentent, selon un modèle éprouvé, l'œuvre — ou, parfois, des œuvres regroupées — (au total 865 entrées), sa place dans la production de l'auteur, un résumé succinct et essentiel, un commentaire critique personnel suivi d'indispensables références bibliographiques. Y dominent nettement le roman de mœurs et le roman social, suivis de près par le roman historique, puis par le roman autobiographique, d'amour, psychologique et policier. On y fait également des découvertes intéressantes, ne serait-ce que celle d'écrivains considérés comme belges, c'est-à-dire « les auteurs qui ont eu, à un moment quelconque de leur vie, cette nationalité ». Il a fallu se résoudre à l'exclusion d'œuvres mineures ou d'écrivains occasionnels, mais on retrouve à la fin du dictionnaire un « Index des titres ne faisant pas l'objet d'une entrée », qui permettra au curieux de poursuivre ses recherches.

Voilà donc un ouvrage précieux pour le professeur, le chercheur ou l'étudiant qui ne voudra pas confiner ses connaissances aux seules littératures française ou québécoise, un ouvrage qui ouvrira d'éclairantes perspectives sur une littérature de la francophonie souvent mal connue.

Gilles DORION

ENTREVUE

à micro ouvert

Gérard-Marie BOIVIN

Éditions Saint-Martin, Montréal, 1988,

369 p. (24,95 \$)

Animateur, depuis 1983, de la populaire émission « Il fait toujours beau quelque part », à la radio de Radio-Canada, Gérard-Marie Boivin a réuni dans *À micro ouvert* vingt-quatre des meilleures entrevues qu'il a réalisées dans le cadre de son émission quotidienne. Les personnalités interviewées sont issues des milieux suivants : les médias (7), les écrivains (4), le théâtre (3), les variétés (4), les personnalités politiques (4) et deux excellences, madame Jeanne Sauvé et le cardinal Léger.

Transposées à l'écrit, les entrevues colligées ne manquent pas de chaleur. L'auteur, communicateur-né, a su traduire avec beaucoup de succès l'atmosphère intimiste du studio radiophonique et réussit à garder cette cordialité et cette spontanéité qui le caractérisent dans l'exercice de son métier qu'il adore.

Il faut lui savoir gré d'avoir réuni ainsi ces interviews en volume car l'interview a cela de particulier, dans les médias, qu'elle est souvent éphémère et instantanée. On attend une suite à ce volume, avec le même souci de qualité, le même amour et le même professionnalisme.

Aurélien BOIVIN



ESSAIS

La visée critique. essais autobiographiques et littéraires

André BROCHU

Boréal, Montréal, 1988, 250 p.

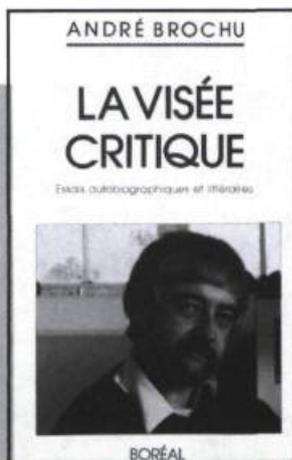
(Coll. « Papiers collés »).

La Visée critique d'André Brochu s'inscrit dans la continuité de l'*Instance critique*, parue en 1974, et manifeste l'évolution de la réflexion de l'au-

NOUVEAUTÉS

teur. L'« Avant-propos » constitue une mise au point fort explicite à cet égard. Sous-titré *essais autobiographiques et littéraires*, le recueil est réparti en quatre temps : « Autobiographies », « Circonstances », « Positions » et « Lectures ». Le premier temps rassemble trois textes autobiographiques évoquant l'enfance de l'auteur, qui livre ensuite des révélations inédites sur son roman *Adéodat I*, pour enfin rappeler la démarche critique et la méthode d'analyse qu'il a suivies depuis son premier recueil d'essais. Fondé sur des événements politiques et socio-culturels, « Circonstances » contient, d'une part, des textes polémiques, politiquement engagés, rappelant, avec un enthousiasme mesuré, l'objectif de l'indépendance nationale du Québec ; d'autre part, deux textes littéraires où il revient avec insistance sur l'idée qu'il caresse de voir les critiques québécois former leur propre poétique et leurs propres approches théoriques. Ce dernier point de vue se trouve confronté à « Positions », consacré à la critique, dont il définit clairement les paramètres. Enfin, dans « Lectures », on retrouve ses objets littéraires de prédilection, surtout Gabrielle Roy et Félix-Antoine Savard, qu'il livre à une relecture attentive et nouvelle. Le recueil fourmille de trouvailles heureuses, d'hypothèses brillantes, de fulgurances magnifiques, toujours bien servies par un style dynamique et efficace. Un ouvrage fondamental, à fréquenter assidument et passionnément, à cause des messages personnels, parfois teintés d'humour, que Brochu nous présente, et à cause des perspectives élargies et généreuses qu'il nous offre.

Gilles DORION



Les insolences du frère untel

Jean-Paul DESBIENS
Les Éditions de l'Homme,
Montréal, 1988, 257 p.

Pour souligner leur trentième anniversaire de fondation, les Éditions de l'Homme présentent une édition de luxe des *Insolences du frère*

Untel. À la relecture des *Insolences*, il devient inévitable de s'interroger sur l'évolution des idées dans ce Québec désormais industrialisé, urbanisé et scolarisé.

De toute évidence, cette réédition permet de faire la genèse de ce succès de librairie. Une préface de Jacques Hébert révèle des détails jusque-là gardés secrets par Desbiens et son entourage. Quelques dizaines de lettres et de caricatures d'époque forment un dossier, une mosaïque de témoignages, qui laissent deviner l'engouement des uns et l'incompréhension des autres. Qu'il s'agisse des lettres d'Untel, d'André Laurendeau, de Jacques Hébert, des autorités religieuses locales et romaines ou bien de petits travailleurs sympathisants, on distingue en arrière-plan le climat social d'une époque. À l'occasion de cette réédition, Desbiens en profite pour revenir sur son œuvre. Les nombreuses annotations de l'auteur permettent de poursuivre la lecture des *Insolences* tout en mettant en perspective des problèmes toujours actuels. Comme le Frère Untel de la révolution tranquille, le Desbiens d'aujourd'hui avance sur la scène, en appelant au calme, troquant souvent la hache pour la lanterne. Ses commentaires sur l'enseignement du français, sur la langue parlée et sur la langue d'affichage ne sont pas dénués d'intérêt, surtout après le récent jugement de la Cour Suprême.

En 1960, le succès des *Insolences* était le fruit de la conjonction sociale et d'une mise en marché bien organisée. De nos jours, il est curieux que personne n'ait songé à réunir les ingrédients qui ont fait la fortune de ce livre choc axé sur des problèmes d'actualité. Pour qu'une « œuvre d'action » comme *les Insolences* serve de balise et nous amène encore à la réflexion, près de trente ans plus tard, il importe de se rappeler que parfois « le scandale est nécessaire »!

Alain FOURNIER

Les saints martyrs canadiens, vol. 1, histoire du mythe

Guy LAFLECHE, avec la collaboration
de François-Marc GAGNON
Les Éditions du Singulier, Montréal, 1988,
364 p.

Les noms de Jean de Brébeuf, de Gabriel Lalemant ou de René Goupil (pour ne retenir que quelques-uns des plus connus) évoquent une scène sanguinolente de torture, celle des saints martyrs canadiens. Mais cet épisode, tel que colporté par la tradition historico-apologétique, tient davantage du mythe que de la réalité. C'est ce que montre Guy Lafleche dans cet ouvrage (le premier d'une série de cinq), qui rompt avec le silence (critique) qui avait jusqu'ici entouré cet événement. Si les volumes suivants resitueront cet épisode dans le contexte historique de la Nouvelle-France, — à partir d'une édition critique des textes fondateurs, — celui-ci aborde l'histoire des saints martyrs canadiens comme « une réalité du Canada français de 1860 à 1960 » (p. 18). Car bien qu'il fût déjà en germe dans les écrits jésuites du XVII^e siècle, ce mythe ne trouva un climat propice à son éclosion que dans la seconde moitié du XIX^e.

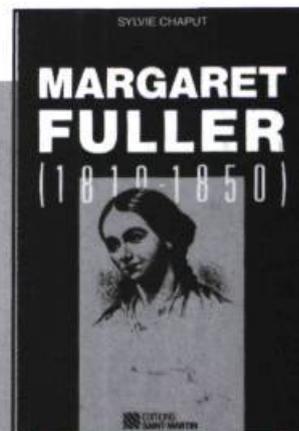
Après une analyse de François-Marc Gagnon sur l'iconographie des saints martyrs canadiens et une bibliographie critique de l'abondante littérature les concernant, Lafleche retrace, dans la dernière partie (sans contester la plus intéressante), la genèse et la mise en place du mythe. Reconstituant les grandes étapes de sa formation et départageant le rôle des principaux intervenants, il montre aussi comment les « symboles mis en scène par l'épisode » reproduisent les grands thèmes de l'idéologie ultramontaine, servant ainsi parfaitement les intérêts de la classe cléricale. Et tout cela traité avec une bonne dose d'ironie, comme en témoigne l'« Avis » placé sur la couverture : « Les Éditions du Singulier Ltée considèrent que le présent ouvrage s'adresse à un public adulte et averti, car il contient des scènes de violence, l'exposé de comportements sadomasochistes et des analyses critiques de conduites religieuses. »

Alain BEAULIEU

Margaret Fuller (1810-1850)

Sylvie CHAPUT
Éditions Saint-Martin, Montréal, 1988, 244 p.
La Femme au 19^e siècle
Margaret FULLER. Traduction et notes
de Sylvie CHAPUT.
Éditions Saint-Martin, Montréal, 1988, 189 p.

Féministe, l'écrivaine Margaret Fuller anime un cercle de rencontres hebdomadaires de type éducatif où les femmes échangent des idées sur l'éthique, l'influence des femmes dans la famille, l'éducation, la société et la littérature... enfin où elles se forment une opinion. Fuller publie l'un des tout premiers livres féministes aux États-Unis : *Woman in the Nineteenth Century*, diffusé à 1500 exemplaires lors de sa première édition. En plus d'être essayiste, elle est aussi journaliste, traductrice, critique de littérature et d'art. C'est cette femme multiple que Sylvie Chaput présente dans deux livres complémentaires dont l'un est la biographie de l'écrivaine, et l'autre, la première traduction française de l'essai de Fuller sur les femmes.



NOUVEAUTÉS

Bien documenté et agréable à lire, la biographie raconte d'abord les années de formation, la foi (protestante transcendantaliste), la conception de l'amitié et de l'amour de cette intellectuelle entière. Par les lettres de Margaret et ses dépêches dans la *Tribune de New York*, Chaput nous fait revivre l'histoire européenne, la révolution industrielle, la situation des ouvrières et des ouvriers, celle des prostituées... autant de thèmes qui tenaient à cœur à la journaliste démocrate. Margaret subit la guerre et participe à la révolution de 1848, à Rome, en dirigeant un hôpital et en écrivant.

Que ses œuvres n'aient pas été considérées à l'époque, « ses écrits n'étant rien », selon l'expression de Henry James, ne paraît pas vraiment surprenant. Ces textes audacieux, présentés sous une forme subjective et libre, sont d'une auteure née, comme elle l'a elle-même souligné, un siècle trop tôt. On reste étonné, aujourd'hui, de la modernité des propos exprimés dans *la Femme au 19^e siècle* pour revendiquer le droit de chaque personne à se réaliser. Deux ouvrages qui contribuent vraiment à la connaissance de l'histoire.

Marie-José DES RIVIÈRES

Dieux et mythes de la grèce ancienne, la mythologie gréco-romaine

Jacques DESAUTELS
Les Presses de l'Université Laval, Québec,
1988, 652 p. (45 \$)

Ni un catalogue, ni un dictionnaire, l'ouvrage de Jacques Desautels, *Dieux et Mythes de la Grèce ancienne*, nous convie à la redécouverte de la mythologie gréco-romaine (les rapports de l'une avec l'autre étant évidents), en tentant de resituer celle-ci dans des perspectives neuves, à la lumière d'ouvrages récents consacrés aux mythes et aux mythologies. Retenons les idées fondamentales qui y ont présidé : le mythe est une réponse à l'anxiété de l'homme mortel, qui invente des dieux pour apaiser son inquiétude ; une constante familiarité lie l'homme aux dieux ; le mythe grec est extrêmement mobile,

chacun apportant sa contribution aux différentes versions qui le constituent ; enfin, les mythes trouvent leur vrai sens dans leurs interrelations.

À partir de la *Théogonie* du poète Hésiode, Desautels décrit les diverses cosmogonies grecques, pour ensuite détailler, en les groupant par thèmes, les généalogies des dieux depuis Gaïa (la Terre) et Ouranos (le Ciel), expliquer mythes et légendes, présenter les Puissances du mariage et de l'amour, de la guerre, des techniques, de la fécondité et de la fertilité, pour aboutir à « la divinité grecque par excellence », Apollon, aux attributions multiples, Apollon Phoïbos (Brillant), sans oublier les héros (demi-dieux), les oracles, les rites d'initiation et de purification... Un monde touffu et fascinant!

Fort bien documenté, soigneusement illustré (le choix et la qualité des illustrations atténuent nos regrets de n'en point trouver en couleurs, sauf la superbe page couverture), d'un accès facile, également éloigné du pédantisme et de la vulgarisation, l'ouvrage est rédigé dans un style élégant, fluide et clair qui lui permettra de rejoindre tous les publics. Et surtout, comme l'Antiquité, un ouvrage qui garde un goût de fraîcheur.

Gilles DORION

les punis de la société, nouvelle approche pour comprendre les inadaptés

Moncef GUITOUNI
Stanké, Montréal, 1988, 131 p.

Moncef Guitouni jette un regard critique sévère sur la routine des approches actuelles et sur le manque de ressources pour permettre au jeune inadapté, ou révolté, de retrouver la valeur de son identité humaine et d'apprendre à vivre avec la normalité. Il met en question le système scolaire, mais surtout les éducateurs pleins de contradictions, manquant de compétence pratique, de générosité, d'honnêteté et d'humanisme. La société qui ne valorise pas le milieu scolaire n'échappe pas à sa critique. Il démonte rapidement neuf approches qui lui semblent toutes incomplètes.

Il propose une approche de relations interpersonnelles où le jeune inadapté aura droit au point de vue de l'autre et à l'explication des jeux et de la réalité de la vie quotidienne, en plus d'une discipline de relaxation. À cet effet, l'auteur présente, dans un appendice de 25 pages, soit 20% du livre, 15 exercices de relaxation illustrés, expliqués, avec les buts poursuivis. Le lien entre ces exercices et l'ensemble de l'ouvrage n'est pas très clair, car l'auteur aborde très brièvement la relaxation dans ses recommandations.

Guitouni prend les choses à cœur, clame son indignation devant ce qu'il a vu au cours de sa carrière comme chercheur, professeur et consultant. Il est sans indulgence, surtout pour l'éducateur ; il le secoue, est presque agressif, peut-être même trop, mais le lecteur qui veut se remettre en question bénéficiera de cette lecture, du retour vers soi-même et vers les sources humaines auquel il est confronté. Un livre dur, un livre de moraliste.

Francine LABELLE

Le discours d'une didactique. La formation littéraire dans l'enseignement classique au Québec (1852-1967)

Joseph MELANÇON, Clément MOISAN
et Max ROY
Université Laval, CRELIQ (Centre de recherche en littérature québécoise),
Coll. « Recherche » n° 1 et Nuit blanche
éditeur, Québec, 1988, 451 p.

L'ouvrage est à la fois le résultat de huit années de recherche subventionnée (FCAC 1975-1983) et le fruit d'un travail d'équipe coordonné par un chercheur audacieux et tenace, Joseph Melançon, pour qui la didactique de la littérature est aussi bien l'objet d'un profond engagement que d'une réflexion rigoureuse.

Pour délimiter l'objet de la recherche, l'ouvrage dégage en un premier chapitre les aspects fondamentaux de la formation littéraire au cours classique. La synthèse est vive, sa concision révèle le caractère abrupt de certains changements survenus à la révolution tranquille ; elle restera précieuse pour la recherche à venir, aussi bien en histoire ou en pédagogie qu'en didactique.

« Parvenir à circonscrire la didactique comme formation discursive et à décrire son discours » (p. 19), tel est l'objectif essentiel de l'analyse qui porte sur deux types de « pratiques discursives » : les premières sont manifestées dans un corpus de devoirs scolaires conservés en archives dans certains collèges classiques et les secondes, dans les manuels utilisés pour l'enseignement du français et de la littérature. La recherche en didactique a beaucoup à tirer de ces analyses et des instruments qu'elles mettent à l'épreuve, en particulier pour ce qui a trait aux apports de l'analyse du discours, domaine auquel cet ouvrage apporte une contribution qui paraît déjà fort significative et dont les prolongements s'annoncent des plus prometteurs.

Jean-Claude GAGNON

L'œuvre romanesque de Réjean Ducharme

Françoise LAURENT
Fides, Montréal, 1988, 174 p.

L'essai sur l'œuvre romanesque de Réjean Ducharme se situe dans la même lignée que le premier publié par l'auteur sur Marie-Claire Blais. La facture globale lui ressemble étrangement en ce sens qu'il étudie séparément chaque œuvre du romancier en ignorant à toute fin utile les recoupements intéressants, voire indispensables à la compréhension totale de l'œuvre.

En effet, les six chapitres reprennent les uns après les autres, dans l'ordre de leur parution, les romans de Ducharme. De *l'Avalée des avalés* aux *Enfantômes*, la critique scrute la magie des mots qui ensorcelle pour ainsi dire les personnages, suggère des rapprochements avec quelques écrivains qui ont influencé l'écriture et relève rapidement les multiples interrogations cachées derrière la graphie qui défie la formation langagière normalement reconnue. Bien entendu,



NOUVEAUTÉS

dès le point de départ, la mise en place des données nécessaires à la compréhension du roman démarre chaque étude qui privilégie aussi bien la remontée chronologique, la comparaison, le jeu de mots que la symbolique cachée derrière un personnage. Faut-il ajouter enfin que la fulguration verbale de Ducharme est constamment soulignée, sinon étudiée.

L'enthousiasme avec lequel l'essayiste parle de Ducharme se reflète dans la formulation même qui frise parfois une sorte de débordement qui occulte la distance utile pour l'approche d'une œuvre. De plus, l'isolement presque total de chaque récit empêche sans conteste cette connotation non parcellaire favorable à une vision d'ensemble. Il est aussi surprenant qu'un tel ouvrage fasse fi d'une introduction qui situerait avec exactitude le lecteur sur l'orientation de la critique et ignore aussi tout autant une conclusion qui diffère d'une postface trop expéditive. En somme, la perception des romans de Ducharme par Laurent possède certes l'avantage d'offrir un point de vue différent qui laisse planer le mystère autour de ce romancier québécois.

Yvon BELLEMARE

L'écologie du réel, mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine.

Pierre NEPVEU
Boréal, Montréal, 1988, 243 p.

Des douze essais que publie Nepveu dans *L'écologie du réel*, sept étaient préalablement parus dans diverses publications et deux donnés sous forme de conférence. À première vue, l'ensemble paraît disparate ; comment parler à la fois de Crémazie, Nelligan, Saint-Denis Garneau, Victor-Lévy Beaulieu, Gilbert Langevin, Yolande Villemaire et Marilù Mallet et la liste n'est pas exhaustive ? Nepveu a choisi, comme l'indique son titre, de prendre le réel à la fois comme thème de la littérature québécoise, mais aussi comme « écosystème » où se développe cette même littérature. L'auteur part du constat que la « confusion postmoderne » était déjà inscrite en filigrane dans plusieurs œuvres de la prime littérature parce que le réel a toujours fait défaut dans la présentation imaginaire. L'argument de base de cette pensée est que la littérature québécoise, même en pleine effervescence de la révolution tranquille, s'est inscrite en porte-à-faux au paradigme de l'identité nationale : « ce qui signifie non pas une négation du « québécois », mais sa mise en abîme, son épuisement, sa catastrophe créatrice ». Bref, la littérature québécoise s'affirmant comme mode d'expression dans une culture donnée a toujours cherché à s'en distancier pour s'inscrire dans un grand tout unificateur aux souches indistinctes. D'emblée, on constate le caractère paradoxal d'une telle hypothèse dans la mesure où Nepveu, privilégiant l'herméneutique de l'école allemande (Gadamer, Jauss, Iser), s'en tient à l'analyse textuelle au détriment d'une étude plus large qui prendrait en compte tout autant la sociologie de la culture que l'histoire littéraire. Mais c'eût été un tout autre projet et l'essayiste a voulu, dans cette première tentative

post-référendaire de relecture de la littérature québécoise, faire état des autres enjeux qui la motivent et lui assurent son dynamisme propre. La pertinence et la cohérence de l'ouvrage tiennent tout autant de la justesse de l'analyse que de la capacité de l'auteur de dégager, dans l'optique qui est sienne, les lignes de force des œuvres convoquées.

Roger CHAMBERLAND

Au royaume de la légende

Bertrand BERGERON
JCL Éditions, Chicoutimi, 1988,
339 p. (24,95 \$)

Version remaniée d'une thèse de doctorat que l'auteur a présentée à l'université Laval en 1984, *Au royaume de la légende* est une contribution importante à l'imaginaire des peuples. Bertrand Bergeron, à travers cinq chapitres tous aussi intéressants les uns que les autres, nous fait pénétrer dans l'univers complexe, peu exploité jusqu'ici mais combien fascinant du monde légendaire.

Ce riche essai ethnoculturel s'intéresse avant tout à la transmission légendaire et laisse délibérément de côté « le phénomène complexe et fluide de la croyance qui occuperait à lui seul un ouvrage entier » (p. 16). La première partie (quatre chapitres) tente de circonscrire les conditions psychosociales qui permettent l'émergence et la diffusion des légendes populaires. L'auteur s'intéresse au phénomène naturel de la croyance et au surnaturel réel. Il propose ensuite une définition opératoire de la légende, différente du conte, car elle repose sur un fait réel déformé par la tradition et est objet de croyance.

La deuxième partie regroupe, en ce 150^e anniversaire de la région du Saguenay — Lac-Saint-Jean, 150 légendes (brèves) qui constituent le corpus légendaire de la région. Ces légendes, l'auteur les a regroupées selon les catégories suivantes : les Êtres surnaturels répartis selon

leur origine dorée (bénéfique) (Dieu, Marie, les anges...) ou noire (maléfique) (le diable et ses suppôts) ou humaine (fantômes, revenants, feux follets...) ; les Êtres humains : consacrés, métamorphosés, marginaux, héroïques, clairvoyants...

Voilà un ouvrage important pour la collectivité jeannoise et saguenéenne qui devrait inciter des chercheurs d'autres régions du Québec à procéder eux aussi à l'inventaire de leur imaginaire pour en arriver à dresser une liste exhaustive de notre légendaire. L'étude est facile d'accès, rédigée dans une langue simple et efficace, sans prétention. C'est un modèle du genre.

Aurélien BOIVIN

NOUVELLES

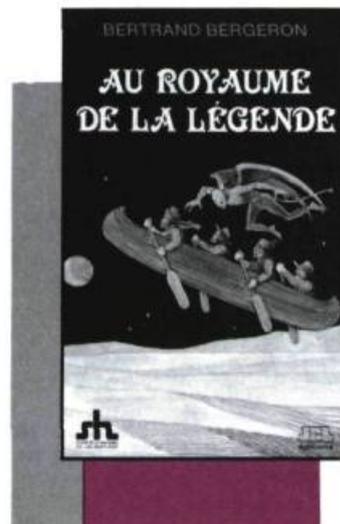
la vie en fleurs

Pierre CHATILLON
XYZ éditeur, Montréal, 1988, 139 p.

« Tout se détériore, se flétrit, tout s'en va vers la mort. Même la Terre, c'est un peu comme une fleur en train de se faner de siècle en siècle ». Voilà le sombre constat que Pierre Chatillon trace de l'insouciance de la bêtise humaine dans son dernier recueil de nouvelles *la Vie en fleurs*. Combinant adroitement la réalité la plus banale avec une fantasmagorie des plus originales, l'auteur rappelle que les humains par leur ambition démesurée ont détruit eux-mêmes le bonheur simple de vivre.

Les onze récits du recueil exploitent des aventures toutes aussi extravagantes les unes que les autres : un chasseur chassé (« l'Affût »), l'amour fou, pour ne pas dire destructeur, d'un morceau de glace pour le soleil du printemps (« l'Amour fou »), une machine à écrire qui déforme tout ce qu'on lui dicte en de bucoliques calembours (« la Subversion »), une jeune et belle revenante à la chevelure ondulante qui incite un homme désabusé à venir la rejoindre en se lançant dans une chute — belle exploitation du complexe d'Ophélie (« Ouiatchouane »). Mais tout extravagantes qu'elles puissent paraître, ces histoires sont loin d'être gratuites, car toujours Chatillon introduit le vraisemblable par l'in vraisemblable, le prévisible par l'imprévisible, le réel par l'insolite. Il peint en trompe-l'œil, il montre une jeune fille et suggère le printemps, la liberté, la nature, la mort. Dans la nouvelle éponyme (« la Vie en fleurs »), il raconte l'histoire d'un homme qui tapisse de fleurs tout ce qui l'entoure dans le but d'embellir le monde et de déjouer le temps. Le récit donne lieu à une réflexion critique sur tout ce qui contribue à avilir la condition humaine. Toutefois l'amertume de Chatillon n'est jamais méchante. Comme ses personnages, c'est d'espoir qu'il se nourrit. « Fini le temps, le vieux temps qui tuait la vie, la beauté, l'amour. À partir d'aujourd'hui, ça va être le temps en fleurs ». Avis aux amateurs d'expressions neuves, d'images fantaisistes et de situations insolites : nul doute que ce recueil saura leur plaire.

Pierre RAJOTTE



NOUVEAUTÉS

La plage des songes et autres récits d'exil

Stanley PÉAN

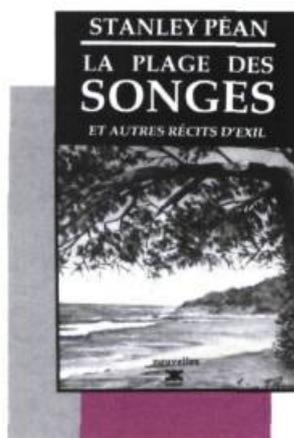
Les Éditions du CIDIHCA,
Montréal, 1988, 169 p.

Le recueil de Stanley Péan, premier écrivain de la deuxième génération d'Haïtiens établis au Québec, offre une série de huit nouvelles, dont certaines ont déjà paru en périodiques. Elles mettent toutes en scène des Haïtiens de l'exil. Ceux-ci sont déchirés entre les réalités de leur nouvelle vie et leurs souvenirs perdus. Des rapports s'établissent alors entre les valeurs de possession et de dépossession des deux cultures et aussi entre des personnages qui adoptent l'une ou l'autre. Le fantastique surgit de cette opposition et ramène à la surface des cultes ancestraux que l'on croyait enfouis.

Péan est un véritable conteur. L'intérêt et l'originalité de l'action et la vie de ses personnages font la richesse de ses textes. L'écriture est bonne mais on note tout de même quelques lacunes. Les transitions sont parfois un peu brusques et, à quelques reprises, la narration à la troisième personne semble nuire au développement du récit. Ainsi la nouvelle « la Bouche d'ombre » pourrait être bien supérieure si elle était narrée à la première personne. On sent par ailleurs la présence de nombreuses influences, souvent avouées, qui modèlent le style de l'auteur.

L'ensemble est attrayant, bien présenté (la couverture est superbe) et la lecture, agréable. Bref, un bon premier recueil pour Péan. Reste à souhaiter qu'il continue dans la même veine en affinant son écriture pour la rendre plus personnelle!

Georges DESMEULES



PÉDAGOGIE

Comment fabriquer des communications écrites et orales

Roger FAFARD

Agence d'Arc Inc., Montréal, 1988, 232 p.

Le souci de clarté frappe immédiatement le lecteur de *Comment fabriquer des communications écrites et orales*, de Roger Fafard : tableaux,

synthèses, capsules, tout est bien aligné et plaisant pour l'œil. On note aussi une initiative pédagogique que certains apprécieront : l'emploi de travaux d'étudiants pour illustrer un aspect théorique.

On s'interrogera cependant sur le réalisme et la sagesse de l'objectif visé. L'auteur a beau rappeler la distinction entre communication orale et communication écrite, et montrer, à partir d'un même sujet, les applications à l'un ou l'autre mode de communication, le lecteur pourra juger le projet trop ambitieux. En effet, les limites horaires inhérentes à notre système d'enseignement imposent des restrictions, aussi bien sur le contenu que sur la nature des finalités poursuivies.

Un exemple de plan de cours aurait aidé le lecteur pédagogue à se faire une meilleure idée de l'incarnation *in schola* des données proposées ici. Autrement, on pourrait bien conclure que tous ces beaux schémas archiclaïrs ne véhiculent pas la richesse souhaitable de contenu et ne s'appuient pas sur un encadrement taxonomique qui en ferait un instrument pédagogique valable.

On sent pourtant, à travers cet ouvrage, les qualités du bon professeur, aussi bien que ce je ne sais quoi qui nous convainc de l'amour et du respect du professeur Fafard pour ses élèves. Souhaitons que l'auteur-communicateur communique mieux à l'avenir son art et sa science, surtout lorsque le médium employé consiste en un manuel sur la communication.

Michel FRANKLAND

Pluralisme et école

Sous la direction de Fernand OUELLET
IQRC, 1988, 617 p.

Pluralisme et école regroupe 21 articles de 21 universitaires qui ont participé à un colloque sur l'éducation interculturelle tenu à Sherbrooke en 1986. Cet ouvrage, sous la direction de Fernand Ouellet, est destiné aux éducateurs, si l'on se fie au sous-titre. L'objectif qui traverse ce recueil est de cerner les préalables théoriques nécessaires pour pratiquer l'éducation interculturelle et « fournir à ceux qui s'interrogent sur la façon dont le système d'éducation doit faire face aux défis du pluralisme, des pistes de réflexion qui leur permettront de s'orienter dans les débats actuels ». Cette entreprise n'a heureusement pas connu le sort de la plupart des actes de colloque : mosaïque d'articles épars sans lien d'ensemble. Ce regroupement de points de vue riches et variés a réussi plutôt à projeter sur la problématique interculturelle un éclairage multiple à partir d'angles différents.

Cinq grands thèmes ont permis de distribuer les 21 articles de façon équilibrée pour que le lecteur puisse se retrouver facilement. Du constat critique de l'« Émergence de l'idéologie interculturelle en Occident » (première partie) qui met à jour les principaux obstacles à la compréhension interculturelle aux « Jalons pour une formation à une pédagogie interculturelle » (cinquième partie) qui définissent les composantes fondamentales d'une formation adaptée des éducateurs, l'ouvrage a tenté d'explorer tous les espaces en vue de baliser ce champ de recherche qui, malgré le (ou à cause du) foisonnement des travaux, bégaye parfois. Mission accomplie.

Il s'agit donc d'un document précieux tant pour les éducateurs formés ou en formation que pour ceux qui sont hantés par la problématique interculturelle : parents, étudiants, chercheurs, administrateurs scolaires.

Marc-Antoine LOUIS

Critique de la communication orale efficace

Michel FRANKLAND

Laval, Mondia Éditeurs, 1988, 243 p.

L'ouvrage de Michel Frankland nous invite tout d'abord à approfondir l'acte de communication orale en le situant par rapport à des schémas linguistiques et psychologiques (Jakobson, Gestalt, psychologie transactionnelle, schéma publicitaire). Ensuite, il présente toutes les formes connues de communication orale. Frankland montre la similitude ainsi que les distinctions entre l'exposé et le discours ; il souligne rapidement l'importance du plan sans cependant donner d'exemple de plan cadre (pour l'étudiant). Il nous renseigne sur l'interview, le débat et les caractéristiques de la voix humaine. L'ouvrage donne également des renseignements sur tous les éléments techniques qu'un communicateur aurait profité de connaître.

Des informations d'ordre pédagogique sont également fournies dans ce livre. L'auteur propose un plan de cours, une banque de questions couvrant l'ensemble de la matière ainsi que plusieurs grilles de correction et d'appréciation pour chacun des différents exercices. L'auteur tient à faciliter la lecture de son texte : non seulement une conclusion claire résume chacun des chapitres, mais encore chacune des parties se termine par un « À RETENIR » où sont dégagés les points fondamentaux de cette partie. Notons enfin que le volume propose douze discours célèbres. Le choix m'apparaît judicieux, non seulement par la qualité des textes mais aussi par leur variété idéologique et historique (Henri Bourassa et Wilfrid Laurier, Robespierre et De Gaulle, Allende et Churchill, Washington, Soljenitsyne...)

Bref, voilà un livre complet, clair et très bien documenté sur la communication orale. C'est d'emblée l'un des meilleurs ouvrages sur le sujet qu'il m'ait été donné de consulter.

André BROUSSEAU

P O É S I E

Poèmes d'amour

Jean ROYER

L'Hexagone, Montréal, 1988, 168 p.

(Coll. « Typo »).

Rétrospective de vingt années de poésie de Jean Royer, ce beau petit livre format de poche de l'Hexagone redonne la parole au poète depuis *À patience d'aimer* et *Nos corps habitables* jusqu'aux plus récents recueils. Noël Audet introduit le poète Royer en voyant à juste titre en lui un chantre constant de l'amour qu'il a célébré d'un livre à l'autre. C'est l'amant passeur du rituel humain, c'est l'amante « Passière d'un fleuve quotidien ». À relire.

André GAULIN

NOUVEAUTÉS

Sables funambules

Amina SAÏD
Paris/Trois-Rivières,
Arcantère Éditions/les Écrits des Forges,
1988, 117 p.

Avec *Sables Funambules* de Amina Saïd, voilà que nous est révélée une auteure absolument remarquable, une force neuve de la poésie francophone qui n'en est qu'à un troisième titre, et qui est encore inconnue au Québec.

Recueil dense dans lequel le silence forge la parole, *Sables funambules* délimite un « lieu où se dilate/notre compréhension » (p. 46), tel un « extrême horizon ». Parole de tout lieu, avènement d'une chair possible dans « la solitude du nombre » (p. 10), la poésie de Amina Saïd est pur écho au silence humain. Cette parole « oscillant entre quête/et confusion » (p. 84) porte le lourd fardeau de l'histoire actuelle où le Moderne injurie la Constance en instaurant le culte de l'instantanéité, de la contemporanéité : « En quelques signes nous perpétuons l'absolu de l'instant tandis que nos visages traduisent la durée » (p. 50).

D'un style d'une richesse incomparable, les poèmes de *Sables funambules* nous emportent au centre de toute Présence où nous retrouvons « le premier visage de la terre » (p. 12). Par cette écriture où « la nuit verbe le jour » (p. 16), la terre nous est véritablement rendue, « car nous sommes nombreux à croire en la beauté entière du monde » (p. 103).

Recueil qu'il faudrait citer en entier tellement sa beauté fait loi, *Sables funambules* est une escale essentielle dans le cheminement vers une littérature de la francophonie.

Claude PARADIS

Dernier calepin

Félix LECLERC
Nouvelles Éditions de l'Arc, Montréal,
1988, 191 p.

Voilà le cinquième et dernier calepin de Leclerc, flâneur, c'est-à-dire rêveur, philosophe, moraliste, poète, humoriste. Il y a tout cela dans le dernier calepin de Félix qui renoue avec le faiseur de chansons, soit l'homme à la formule ramassée, au style efficace, au regard multiple, à la vision distanciée du poète ou du rieur. Le dernier livre d'un homme libre qui a beaucoup aimé la terre (voir « Terre, jamais je ne l'oublierai ») dans son chant et sa parole de grand sauvage. Signalons aussi la parution (réédition avec préface) de plusieurs livres du même auteur dans la Bibliothèque québécoise qui vient de refaire peau neuve chez Fides.

André GAULIN

La parole et le chant

Louis DAUBIER
Maison internationale de la poésie,
Bruxelles, 1988, 63 p.

Le septième recueil de poésie de Louis Daubier (le collègue belge Louis Dupont) a en quelque sorte emprunté la souveraine distance de l'âge qui donne au poète un autre point de vue, plus détaché ; plus attaché aussi à la fragilité des choses, à la lumière, à la parole comme présence

dans la tentation misanthrope... Le recueil garde cette qualité d'écriture propre à Daubier, discret, spirituel, élégant, joueur du mot. Dense le livre où se révèle un poète moraliste à la manière de Montaigne et Joubert, avec cet humour interrogateur qui « s'essaie » comme nos vies et écritures. Une poésie solidaire de la solitude : « Si nous mêlions nos bras dans le silence, comme les arbres mêlent leurs branches ? »

André GAULIN

Poèmes de route

Gérald GODIN
L'Hexagone, Montréal, 1988, 56 p.

Godin avoue s'inspirer du poète sagueéen Georges Larouche en ayant écrit ses poèmes de route sur la VINGT. Poèmes de la vie courante, quand tout ne va pas, comme pour le trépané Apollinaire, et quand tout va, c'est-à-dire, souvent, quand la vie est banale...et précieuse. Mais la poésie, c'est comme la musique qu'on fait toujours avec les mêmes notes différemment regroupées. Godin, lui, joue bien du mot, le connote souvent avec les souvenirs communs, de mémoire historique blessée, de tête heureuse dans le petit trot de la vie. Une poésie sans cérémonie mais non sans cérémonial. Allez-y voir.

André GAULIN

R É C I T

Le pont de Londres

Louis GAUTHIER
VIB éditeur, Montréal, 1988, 96 p.

Si les voyages nous apprennent beaucoup sur les autres, ils sont aussi souvent l'occasion d'apprendre beaucoup sur soi. Cette particularité semble avoir inspiré Louis Gauthier dans son dernier récit *Le Pont de Londres*. Tout extérieur qu'il puisse paraître a priori, ce récit de voyage n'en demeure pas moins, en effet, celui d'un voyage intérieur.

À la suite d'un séjour en Irlande, un homme, un écrivain, pour ne pas dire un écrivain, est contraint, faute de moyen de transport pour se rendre en Inde, de faire une escale de quelques semaines dans une banlieue de Londres. Plus longue que prévue, cette escale lui devient bientôt une attente d'un mortel ennui au cours de laquelle ses expériences quotidiennes, ses amis, les amis de ses amis, de même que les souvenirs horriblement doux des femmes qu'il a laissées derrière lui, lui font prendre conscience de sa médiocrité et de son incapacité à vivre la vie de tout le monde.

S'ils témoignent de notre faiblesse et nous maintiennent dans le réel, nos défauts et nos échecs sont aussi les yeux avec lesquels nous voyons l'idéal. C'est un peu ce passage entre le rêve et la réalité que propose *Le Pont de Londres*. Confronté au désenchantement, le voyageur prend conscience, à travers ses échecs, ses nostalgies et sa peur du rejet, que sa vie n'est pas celle qu'il aurait souhaitée, lui qui, en bon aspirant écrivain, n'a jamais cessé au fond d'entretenir le rêve dérisoire de faire de sa vie un roman. « Au fond, la vie ne m'intéressait pas, seule la littérature m'intéressait, et ce qui dans la vie res-

semblait à la littérature ». Arrivé à un âge où on commence à s'inquiéter « non pas de ce qu'on veut faire de sa vie, mais de ce que la vie a fait de soi », il s'aperçoit qu'entre la réalité et le rêve, entre la coulisse et le spectacle, il n'y a pas toujours de pont, ce qui oblige à rester en transit. En somme, ce bref récit témoigne de la désillusion à laquelle nous acculons parfois les vicissitudes de la vie quotidienne et des relations humaines. De par la justesse de ses propos et de ses observations, souvent teintés d'ironie, l'auteur nous conduit habilement à la réflexion sur l'amour, sur la vie. Par moment, le réalisme est tel sous cette lucidité ironique qu'on s'y reconnaît et que, par réaction, on en rit. À lire absolument.

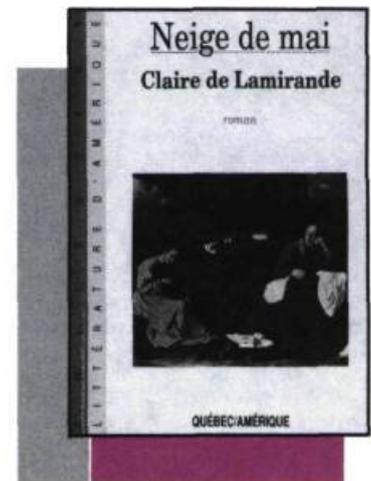
Pierre RAJOTTE

R O M A N S

Neige de mai

Claire de LAMIRANDE
Québec/Amérique, Montréal, 1988, 235 p.

Le douzième roman de Claire de Lamirande, *Neige de mai*, pose le problème métaphysique de l'existence de Dieu. Jean, 15 ans, le fils de la narratrice Rosemonde, est renversé par un camion-



nette, un jour de mai, alors qu'il « allait s'embarquer pour une longue navigation ». La colonne vertébrale abîmée, il est réduit à l'immobilité et à des douleurs intolérables. Confrontée à la souffrance, Rosemonde se prend à douter de la puissance de Dieu, de son existence même, jusqu'à la désespérance, une désespérance que ne parviennent pas à entamer les prières de tante Lucie, improvisée gardienne et infirmière. Que faire sinon continuer d'exercer son métier d'enseignante, faire face à la réalité cruelle et s'y adapter ? Au retour de l'école, chaque jour elle remplace tante Lucie, devient infirmière à son tour, fait à Jean des lectures sur la mer et les marins, dont elle parcourt l'histoire, à travers ses gémissements et ses plaintes, et continue de tenter de résoudre l'énigme de Dieu. Appelée à son corps et à son âme défendants à dispenser

NOUVEAUTÉS

un cours de catéchèse, elle axe sa réflexion sur Dieu, qu'elle entreprend d'expliquer, maladroitement, à ses élèves.

Un événement imprévu la fera se rapprocher de l'homme et goûter à nouveau aux plaisirs de l'amour, qu'elle s'était refusés depuis la mort de son mari. Une nuit de mai, où il avait neigé, elle semble avoir une révélation, entendre une voix rassurante : celle de Dieu ? Sa « nuit de feu », qu'elle raconte à ses proches, incroyables, lui accorde la force d'affronter l'enfer quotidien, d'espérer contre toute désespérance.

Gonflée d'un afflux de proverbes, l'écriture, marquée de récurrences significatives, rythmée de phrases courtes, saccadées mais pleines de sens dans leur densité, nous entraîne au plus profond de l'angoisse existentielle de la narratrice et nous la fait partager avec ferveur. Un roman à lire d'une traite, intensément.

Gilles DORION

Les derniers jours de Charles Baudelaire

Bernard-Henri LÉVY
Grasset, Paris, 1988, 340 p.

Considéré comme l'un des chefs de file de ce qu'il a été convenu d'appeler « les nouveaux philosophes », Bernard-Henri Lévy a fait paraître plusieurs ouvrages de philosophie et, plus récemment, en 1981, un premier roman, *le Diable en tête*. Toujours chez Grasset, il publie à l'automne 1988 un second roman, *les Derniers Jours de Charles Baudelaire*, où il se propose de reconstituer, à partir de plusieurs témoignages, ce qu'ont été les dernières semaines de l'auteur des *Fleurs du mal*.

L'argument à la base de ce roman est qu'on ignore à peu près tout de ce qu'ont été la déchéance et la fin de Baudelaire. Syphilitique puis à demi-paralysé et aphasique, il croupit dans une chambre de l'hôtel du Grand-Miroir à Bruxelles avant de mourir dans un hôpital, abandonné de tous. Lévy juxtapose la version des différentes personnes qui l'ont assisté dans ses derniers moments : Madame Lepage, sa logeuse, Charles Neyt, photographe, Sainte-Beuve, son éditeur Poulet-Malassis, Jeanne Duval, une prostituée, Madame Aupick, sa mère, et un disciple ambitieux qui tirera profit, ou du moins tentera-t-il de le faire, d'un inédit de Baudelaire. Tour à tour, et chacun dans leur langue propre, ces spectateurs privilégiés seront convoqués à faire état de leur rapport au poète afin que le lecteur puisse reconstituer, à partir de ces éléments, le fil des événements. Mais le roman ne tient pas qu'à cette reconstitution historique : il débordé ces fragments de récit pour permettre à Baudelaire de développer des thèmes qui lui tiennent à cœur : « le goût du malentendu et de la gloire, l'éloge de l'artifice, l'art comme vengeance, la tragédie propre aux œuvres inachevées, les ruses de la sainteté et de la chute ». Plus qu'un simple récit de vie, le roman *les Derniers Jours de Charles Baudelaire* de Bernard-Henri Lévy est aussi une interrogation sur la littérature et son destin.

Roger CHAMBERLAND

Le dentier d'énée

Luc LECOMPTE
L'Hexagone, Montréal, 1988, 224 p.

Les publications antérieures pour le moins insolites commises par Lecompte préparent pour ainsi dire la voie à son premier roman, *le Dentier d'Énée*. La caricature excessive du personnage principal et les situations dans lesquelles il doit se dépeîtrer surprennent à tout le moins le lecteur toujours plus curieux de découvrir les aventures du latiniste.

En effet, l'essentiel de l'histoire brosse le portrait d'un professeur de latin empêtré dans le passé. Dernier de sa lignée, Adam, espèce de mésadapté, se voit constamment débouté par son directeur d'école, ses collègues et ses propres étudiants. Il tente par tous les moyens de rassembler les restes de ses aïeux, mais aboutit irrémédiablement à ce qu'il repousse par dessus tout : l'ordure. Cependant, plus il veut fuir, plus il s'embourbe dans un merdier qui favorise alors toutes les connotations scatologiques. De multiples rêves où la fiente éclabousse le professeur aux pièges sordides que la société lui tend, tout concorde pour hanter l'esprit de celui qui côtoie des Didon, des Anchise, des Énée. En somme, toutes les démarches pour retrouver son équilibre l'amènent inévitablement à la crotte et à ce qu'il appelle un black-out génétique, moment crucial où il perd son dentier !

L'aspect farfelu du récit dessine une caricature submergée par un flot toujours renaissant de trouvailles. Il faut dire en effet que le vocabulaire alerte de Lecompte, la recherche soutenue de l'expression et la justesse de l'image engagent une sorte de complicité qui émoustille à chaque page. De plus, les titres qui épinglent chaque chapitre piquent la curiosité et incitent à une investigation plus poussée. Pour tout dire, ces lignes, qui donneraient des jouissances à Freud, ont un quelque chose de savamment orchestré qui procure à ce grotesque un raffinement non dénué d'intérêt.

Yvon BELLEMARE

Nuit en solo

Véra POLLACK
Quinze, Montréal, 1988, 184 p.

Alors que *Rose-Rouge* mettait en scène un soi par rapport aux autres, le deuxième roman de Véra Pollack, *Nuit en solo*, situe un soi par rapport à un autre. Couchée aux côtés d'Alain, son amant, une femme nommée Viviane se remémore et analyse en l'espace d'une nuit les événements qui ont marqué sa vie, de son enfance jusqu'au moment présent. Au terme de sa réflexion, elle décide de rompre avec Alain et d'affronter la solitude.

Nuit en solo se présente comme un long monologue intérieur au « je », marqué par l'absence de dialogues et de péripéties. Dans un style correct, sans plus, une femme exprime la lassitude de sa vie de couple, mais ses considérations ne vont guère plus loin que « le désir disparaît avec le temps » ou encore « il est dur de se résoudre à demeurer seule dans la vie ». En exploitant un thème comme l'éternelle remise en question d'un couple, Véra Pollack n'a pas su



dire la monotonie du quotidien autrement que d'une façon banale. Même si, aux dires de la narratrice, « toute histoire en vaut une autre », peut-être aurait-il été préférable que l'auteur en écrive une autre...

Hélène MARCOTTE

Gens sans terre

Jean PELLERIN
Éditions Pierre Tisseyre,
Montréal, 1988, 516 p.

Port-Royal, décembre 1755. Les Habits rouges surgissent dans le village de la Petite rivière. Les militaires chassent les paysans de leur terre, les forcent vers des navires anglais et les enferment dans l'entrepont. Ainsi débute le drame extraordinaire d'un groupe d'Acadiens en route vers leur exil.

Gens sans terre de Jean Pellerin est un roman historique captivant. La Guerre de Sept ans, la chute de Québec, le début de la révolution américaine servent de toile de fond à ce récit passionnant. L'auteur sait nous attacher à ses personnages : ils sont vivants, charnels. Le destin de Pierre Lebasque (principal protagoniste) nous hante du début à la fin. La trame de cette narration est tissée avec soin par Pellerin. La puissance évocatrice de l'écriture, constamment soutenue par un vocabulaire précis (v. glossaire), contribue à rendre cette histoire bouleversante. De plus, la présentation matérielle du livre facilite la lecture. *Gens sans terre* est une œuvre digne d'attention qui pourrait retenir l'intérêt des étudiants de niveau collégial ou de secondaire V.

Yolande RICARD

Coyotte

Michel MICHAUD
VLB éditeur, Montréal, 1988, 288 p.

Michel Michaud tisse une histoire d'amour, pourtant vraisemblable mais combien piquante et tortueuse, entre deux adolescents de Pointe-aux-Trembles au tournant de l'année 1966. Cette année qui précède Terre des Hommes a donné lieu à des événements de toutes sortes : les Canadiens ont remporté la Coupe Stanley, les Orioles de Baltimore s'emparaient du Championnat de baseball majeur alors que les Beatles et les Stones monopolisaient les ondes radiophoniques. C'est sur cette fresque de fond qu'évoluent Louise

NOUVEAUTÉS

Coyote, 15 ans, et Chomi, 19 ans. Coyote affiche tous les attributs affriolants et appétissants de sa jeunesse : seins fermes et généreux, bouche pulpeuse, croupe retroussée, tous les atouts que devait étaler sa mère, ex-entraîneuse sur la *Main*. Chomi, gringalet, froussard et hédoniste, se livre à toutes sortes d'expériences : poésie, bière, LSD, cubes de hasch « tripotages de tétons » et « branlettes démentielles » (p. 14) ; il passe ses week-ends à Montréal à perfectionner ses french-kiss, à fréquenter les clubs louches. La rencontre de ces deux êtres hétéroclites provoque des flammèches de désirs, des appétits sensuels voraces et aussi des frictions issues principalement des mensonges et de l'égoïsme de Chomi. Malgré son jeune âge, Coyote fait montre de prudence, de sagesse, de circonspection et supporte difficilement les maladroites — de Chomi, responsable de ses deux avortements. Une histoire d'amour intense, vibrante, passionnée, vécue au paroxysme par les deux tourtereaux, dont l'écueil se trouve dans l'immaturité de Chomi. Récit captivant, rythme enlevant où la poésie tantôt réaliste tantôt idéaliste dépeint la grisaille et la volupté de l'âme du narrateur. Avis aux grenouilles de bénitiers : le narrateur s'adonne à de nombreuses descriptions et réflexions scabreuses, triviales où il appelle les choses par leur nom.

Denis CARRIER

Souvenirs d'amours

Marguerite BEAUDRY

Libre Expression, Montréal, 1988, 249 p.

Femme passionnée, audacieuse et persévérante, Marguerite Beaudry nous fait part, à travers le récit de sa vie, du long et difficile cheminement qui l'a amenée à réaliser son rêve le plus cher : devenir écrivaine. Les événements qui l'ont profondément marquée ont été pour elle des étapes importantes qui la conduiront, en 1976, à l'âge de cinquante ans, à la publication de son premier roman, *Tout un été l'hiver*, et, à cinquante-huit ans, à prendre la décision de se consacrer entièrement à l'écriture.

Après avoir vécu une enfance heureuse, dès l'adolescence, l'auteure découvre en elle un « grand besoin d'aimer, de séduire et d'être séduite » qui guidera toute sa vie. Elle connaît alors son premier amour, qui prendra fin brutalement sans avoir pu s'épanouir. Elle puise le courage de passer cette période difficile, comme toutes les autres qui suivront, dans l'étroite relation d'amitié qu'elle entretient avec ses sœurs. À vingt-trois ans, elle épouse celui qu'elle croit aimer mais, huit ans plus tard, Marguerite quitte ce mari avec qui elle n'a plus aucune affinité. Elle vit alors une suite de passions, d'amours compliquées. Elle aimera tour à tour des hommes mariés, un homme de douze ans son cadet puis, comble de l'audace pour l'époque, elle tombera amoureuse d'un prêtre. La jalousie sera la cause d'une brouille de plusieurs mois avec sa sœur adorée. Puis, grandement éprouvée par la mort de cette sœur, Marguerite est amenée à une profonde réflexion sur sa propre vie qui la pousse à prendre une importante décision : désormais elle s'adonnera exclusivement à son métier d'écrivain.

Le lecteur appréciera ce livre s'il réussit à passer à travers les deux premiers chapitres truffés de banalités et d'énumérations inutiles et agaçantes. Il sera alors introduit dans l'univers intime de la narratrice qui ose livrer sans réserve ses émotions et ses sentiments les plus profonds. Le plus grand mérite de ce livre, c'est la sincérité qui s'en dégage.

Paule DELISLE

Bizarres

Bertrand VAC

Guérin Littérature, Montréal, 1988, 161 p.

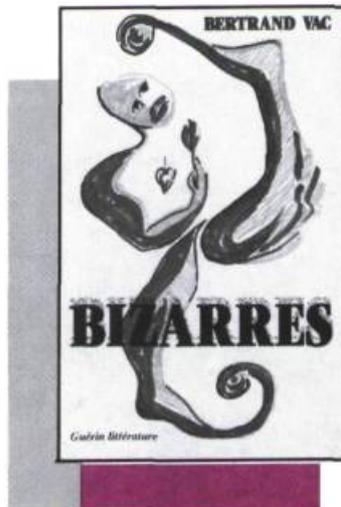
(Collection « Roman »).

Avec *Bizarres*, Bertrand Vac publie pour la première fois après une absence de dix ans. Son recueil se compose de huit nouvelles qui, à l'exception de « Nuits 1002...3, 4 et 5 », mettent en scène des personnages du quotidien confrontés à des situations paradoxales, ironiques, voire fantastiques dans le cas de « Un soir d'Halloween ». L'autre texte décolle plus nettement du réel et présente un monde de féerie et de surnaturel.

Au premier abord, malgré la disparité des sujets des différents textes, l'ensemble paraît posséder une cohésion dans sa thématique et dans son traitement. D'une part, on sent constamment que chacune des nouvelles exploite une esthétique propre à l'intelligentsia. Les nombreuses remarques ironiques ou humoristiques que le narrateur fait sur le dos de ses personnages établissent clairement le système de valeurs qui régit l'ensemble. De l'autre, cette utilisation du regard extérieur permet une lecture plus critique des textes. Toutefois, l'auteur semble avoir abusé de ce traitement en quelques occasions. La satire, subtile par endroit, devient vraiment forcée dans des textes comme « Il faut savoir ce qu'on veut » et « Monsieur Séguin ». L'effet recherché est alors remplacé par le comique pur et simple.

Malgré ce défaut, la lecture du recueil est agréable et l'écriture, efficace. Certains passages sont même prenants.

Georges DESMEULES



L'étrangère ou un printemps condamné

Gilbert CHOQUETTE

L'Hexagone, Montréal, 1988, 216 p.

S'il est un genre qui s'accommode difficilement de l'Absolu, n'en déplaise à saint Mauriac, c'est bien le roman, dont l'objet esthétique est épaulé de techniques et d'éléments participant plutôt du paradigme fertile de la relativisation. Que Marie Du Chesneau, la mystérieuse artiste surdouée de la fable, meure finalement dans le printemps de ses 24 ans démontre bien la stérilité d'un questionnement écrasé sous le poids de l'Être. « Tout chez elle était immense, disproportionné, à la limite du délire, tout avait des dimensions absolues. » L'Être, L'Absolu, mais aussi le Sublime, l'Immensité, l'Infini, l'Éternel, le Beau, le Vrai, l'Art et, bien entendu, Dieu lui-même en personne logent dans *L'étrangère* à l'enseigne de la majuscule. Ils appellent nécessairement en écho antithétique ce bon vieil Égo dont le culte chérissant le désert ne parvient à faire pousser que de décevants mirages, le plaisir, la gloire, l'extase. Cuit par de tels ensoleillements du superlatif, un texte assoiffé se traîne dans une intenable lourdeur. Concédonns toutefois à Choquette son courage et sa constance, depuis *l'Interrogation* (1962), par les relais de *la Défaillance* (1969) et de *la Mort au verger* (1975), à tenter de faire voler en notre ère d'espèces en voie de disparition un Albatros aux ailes déjà passablement trouées.

Jean R. CÔTÉ

THÉÂTRE

Marie-antoine, opus I

Lise VAILLANCOURT

Les Herbes Rouges, Montréal, 1988, 97 p.

Dans le décor d'un château victorien, *Marie-Antoine, opus I* de Lise Vaillancourt met en scène onze personnages : des êtres bizarres, aux noms singuliers, vêtus de costumes excentriques.

Le personnage central est Marie-Antoine, petite fille de cinq ans et demi. Cette enfant, au milieu d'un monde d'adultes perdus dans les faux-fuyants de leurs jeux quotidiens, choisit le retrait : elle ne parle pas. C'est dans le monde imaginaire qu'elle trouve sa voie. L'imagination devient la voix par laquelle elle se fait entendre : « Les idées se rapprochent, arrivent. Elles viennent de la mer. Il y a du vent dans ma tête » (p. 76). Marie-Antoine se laisse emporter par des vents magiques. Elle y découvre son double, Léa, sa force intérieure, plus lumineuse, plus vraie que l'univers qui l'entoure.

Marie-Antoine, opus I est une tragi-comédie où l'extravagance scénique et l'expressivité fantaisiste du langage éloignent des vertiges de l'univers psychologique trouble des personnages adultes. La folie créatrice souffle constamment tout au long de cette pièce.

Yolande RICARD